This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

WIDENER
HN SUNL D

Digitized by Google

42587.70.16

Harvard College Library

FROM THE FUND OF

GEORGE FRANCIS PARKMAN

(Class of 1844)

OF BOSTON

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Alexandre Weill

MES POÉSIES

d'Amour de Jeunesse

LA PLUPART INÉDITES

PARIS
CHEZ SAUVAITRE, 72, BOULEVARD HAUSSMANN
ET
CHEZ L'AUTEUR, 11, FAUBOURG SAINT-HONORÉ
1889

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE GÉNÉRALE
de
L. SAUVAITRE
PARIS
74, Bd HAUSSMANN

Digitized by Google

Digitized by Google

MES POÉSIES

D'AMOUR DE JEUNESSE

Digitized by Google

Digitized by Google

Alexandre Weill

MES POÉSIES

d'Amour de Jeunesse

LA PLUPART INÉDITES

PARIS
CHEZ SAUVAITRE, 72, BOULEVARD HAUSSMANN
ET
CHEZ L'AUTEUR, 11, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

1889

Digitized by Google

42587.70.16

HARVARD COLLEGE
NOV 12 1920
LIBRARY
G. F. PARKMAN FUND

Digitized by Google

DÉDICACE

Ce livre d'amours, pouvant être lu par toute jeune fille, je le dédie à Mlle Marguerite Casalonga, poète dans l'âme, qui joue du piano comme Liszt, compose comme Gounod, quand il avait comme elle vingt et un ans, et qui, par-dessus ces mérites, est une très jolie personne, chose qu'il m'est permis de lui dire, moi qui pourrais être son grand-père.

A ces maîtresses qualités, Mlle Casalonga joint encore le vieux jeu de la modestie. Elle n'accepterait pas cette dédicace si je la lui soumettais, mais on n'aurait qu'à l'entendre jouer pour s'assurer que je n'exagère rien quant à son jeu ; on n'a qu'à la voir pour reconnaître sa gracieuse personnalité, et après avoir écouté la musique qu'elle a composée sur les paroles de ma première Sérénade, ainsi que plusieurs autres morceaux de piano plus sérieux qu'elle a orchestrés, nul musicien ne s'inscrirait en faux contre mon éloge.

Nombre de ces poésies peuvent être mises en musique, bien qu'elles méritent un peu plus que d'être chantées. Je renonce d'abord à tout droit d'auteur, mais à une condition : c'est que la musique me plaise et que le musicien ne soit pas Wagnérien.

Digitized by Google

Le Wagnérisme rend les princes fous et les tue. Il ruine moralement et matériellement tous ses propagateurs, qu'ils soient directeurs de théâtre et de concert, ou simplement des critiques d'art.

J'ai prédit à Pasdeloup, le premier Wagnérien de Paris, en présence de mon ami Meyerbeer, lors de la fête de Schiller, tous les malheurs qui l'ont successivement frappé. Je prédis les mêmes fins aux Wagnériens Lamoureux et Colonne. Inutile de menacer les compositeurs Wagnériens. Quand on a prouvé qu'on ne peut égaler ni Mozart, ni Weber, ni Rossini, ni Halévy, ni Meyerbeer, ni Bellini, ni Verdi, ni Hérold, ni Boieldieu, ni Auber, ni Gounod, ni même Félicien David, on se fait Wagnérien. On naît musicien, mais on devient Wagnérien ! On peut lui appliquer le mot que mon ami Henri Heine m'a écrit dans une lettre en 1841 sur le poète Wihl : « D'ordinaire, il est fou, mais il a des moments lucides où il n'est que bête. »

Paris, le 5 février 1889.

ALEXANDRE WEILL.

Digitized by Google

PRÉFACE

I

LE POÈTE

O vous tous qui cherchez et vous tous qui souffrez,
Demeurant sous le chaume ou sous des toits dorés,
Que ne savourez-vous les baisers de la vierge,
Plutôt que de pâlir, à la clarté d'un cierge,
Sur des livres poudreux, prêchant l'isolement,
Dont la morale est fausse et dont le bonheur ment!
Que ne vous baignez-vous dans la source de flamme,
Qui ruisselle, à flots d'or, de l'amour de la femme!
Où donc, dans vos plaisirs, est le ciel reflété?
Où donc est l'avant-goût de l'immortalité?
Ce délice sans nom, que l'âme communique,
En frissonnant, au corps, et qui, divin, unique,

Digitized by Google

Allie au ciel la terre et la vie à la mort,
Change le fort en faible et fait du faible un fort ?

O gloire bien-aimée, idéal du jeune âge,
Arc-en-ciel de vingt ans, se changeant en nuage,
Et toi, science éclose au paradis divin,
Que depuis six mille ans nous invoquons en vain,
Et toi, fière vertu, qui détruisis Sodome,
Nous direz-vous un jour quel est le but de l'homme ?
Est-il, comme une brute, avec la chaîne au cou,
Esclave du destin et né sous un écrou?
Est-il de ce limon, d'une nature étrange,
Un messager de Dieu que l'on appelle un ange?
Est-il un être à part, fait de terre et de ciel,
Le fils d'un Créateur et consubstantiel?
Parlerez-vous? Hélas! votre langue est muette.

Vous n'avez rien à dire. Il n'est que le poète
Pour pénétrer au cœur de la création
Et pour dire au mortel : « Voici ta mission! »
Et quand, sous ses pas lourds, tout se rompt dans la vie;
Quand la vile fortune, aux méchants asservie,
Paraît narguer les bons et prouver que le sort
Ne connaît, ici-bas, que le droit du plus fort,
Le poète vengeur se lève et prend sa lyre.
Il a vu l'infini, la nuit en son délire ;
Un baiser l'a brûlé quand il fut endormi,
Son âme a tressailli, ses lèvres ont frémi.
Le feu s'est infiltré, goutte à goutte, en ses veines,
Il est gonflé de Dieu, ses fibres en sont pleines.

Digitized by Google

Il chante. Et son chant touche, en traversant les monts,
Jusqu'aux hauteurs du ciel, en harmonieux bonds.
Les puissants et les grands, à sa voix cadencée,
Tremblent dans leurs palais, vaincus par la pensée.
Les pauvres malheureux, roulés, dolés, volés,
Dans ses chants de vengeur se trouvent consolés.
La veuve et l'orphelin, courbés par la souffrance,
Voient poindre à l'horizon le jour de délivrance.
Puis, d'un accent plus calme et d'un ton de langueur,
Une larme dans l'œil et plongeant dans son cœur,
Il attendrit son luth, dont il change la gamme,
Et se fond de douleur, au doux nom d'une femme.

Digitized by Google

II

SÉRÉNADE (1)

Le soir à ta fenêtre, un mendiant d'amour,
Déposant à tes pieds son épée et sa lyre,
Te demande, à genoux, l'aumône d'un sourire.

Idéal de mon cœur, lumière de mon jour,
Un seul de tes regards ressuscite à la vie
Les rêves expirants de mon âme asservie.

(1) Cette sérénade, que quinze jours avant sa mort mon immortel ami Meyerbeer m'a demandée pour la mettre en musique et la dédier à ma femme, a été admirablement mise en musique par la jeune M^lle^ Marguerite Casalonga. Elle en a fait un petit chef-d'œuvre de grâce mélodieuse et d'harmonieux sentiments.

Digitized by Google

Ne crains pas de paraître au seuil de ta maison,
Ne crains pas de ternir l'or de ton diadème.
Je suis jeune et suis bon! Je suis libre et je t'aime.

Viens! Et pour allier l'amour à la raison,
Fais bénir cette bague, emblème de ma chaîne,
Et sois jusqu'à la mort ce qu'est le lierre au chêne!

Digitized by Google

III

SÉRÉNADE SAUVAGE

Je ne suis pas beau, mais je t'aime !
J'aime ton œil bleu, plus bleu que l'azur,
Et tes cheveux blonds, comme l'épi mûr.
Tes blanches dents, ta lèvre purpurine,
Et ton parfum pénétrant d'aubépine.
J'aime ta peau soyeuse de satin,
Tes traits plus frais que l'aube du matin.
Je me grise au souffle de ton haleine,
Aux plis de lin sur ta gorge si pleine;
J'aime ta voix, la voix du rossignol,
J'en aspire les sons mélodieux au vol.
Le Dieu qui t'a créée, il t'adore lui-même !
Mais il ne t'aime pas, autant que moi, qui t'aime!
Car moins je suis beau, plus je t'aime !

Je ne suis pas beau. Soit ! mais je suis fort.
Je brave le danger et ne crains pas la mort.

Digitized by Google

Je défie et les vents et les feux du tonnerre,
Le lion au désert et l'aigle dans son aire,
Mon bras les fracasse et les tord !
A quoi sert à l'amant d'être beau, s'il n'est fort ?
Si son bras ne défend ce que du cœur il aime ?
S'il ne sait récolter le fruit d'amour qu'il sème ?
Ah ! Dis-moi seulement que tu m'aimes un peu, —
Et je serai plus beau qu'un roi, plus fort qu'un Dieu !

Digitized by Google

IV

VIEILLE GUITARE. — CORDES NOUVELLES

Oui, tout est dit sur la femme et l'amour.
On s'est toujours dit : « Aime-moi. » « Je t'aime. »
Mêmes façons! dehors, dedans, autour,
Et même air doux, chanté sur l'ancien thème.

Malgré cela, je prétends que jamais ;
Que jamais homme, eût-il le don suprême
De transformer l'abîme et les sommets,
N'aima d'amour si fort que moi, qui t'aime!

Quand, à genoux, je me crois devant Dieu,
Ou quand, debout, je doute et je blasphème,
Ce n'est qu'à toi, qu'à toi seule, en tout lieu,
Toujours à toi que je pense et que j'aime!

Digitized by Google

Le jour en rêve et la nuit quand je dors,
Même au tombeau, cet éternel problème,
Mon âme ailée, en soulevant mon corps,
Viendra te dire : « A tout jamais je t'aime ! »

Digitized by Google

V

NOUVEAU CANTIQUE DES CANTIQUES

I

— Qui heurte à ma porte à cette heure?
Minuit sonne au haut du clocher.
Seul, le gardien de ma demeure
A le droit de s'en approcher.
Qui donc, en frappant à ma porte,
Ose me troubler de la sorte?

II

— Vite! Ouvre! C'est ta bien-aimée,
Qui, nuitamment, vient en ce lieu,
De myrrhe et d'encens parfumée,
T'enflammer de son cœur de feu,

Digitized by Google

Et t'enivrer, par son haleine,
De désirs dont son âme est pleine.

III

— Ne crains-tu pas les barbes rousses,
Ces vils rebuts de la cité,
Qui, la nuit, se mettent aux trousses
De la solitaire beauté?
Tes yeux, malgré tes épais voiles,
T'éclairent comme des étoiles.

IV

— Pour me mettre sous ton empire,
Et pour te serrer dans mes bras,
Je ne crains ni brigand ni sbire,
Et s'il en vient, tu les tûras!
Légère comme une hirondelle,
J'arrive au nid à tire-d'aile!

V

— Que les flambeaux de mes pilastres,
— Debout! chambellans et valets! —
En milliers d'étoiles et d'astres,
Que tous les lustres du palais
Fêtent, par des feux d'allégresse,
La présence de ma maîtresse!

Digitized by Google

VI

— Vois! Je n'ai pas mis de parure,
Pour faire briller ma beauté.
Il ne faut cadre ni dorure
A mon corps plein de volupté!
Qui dirait : « Elle n'est pas belle! »
Qu'il meure! Comme un sot rebelle!

VII

— J'aime ton sombre orgueil sauvage,
Qui n'a jamais subi de frein ;
Qui hait et qui fuit l'esclavage,
Qu'il soit d'or, ou qu'il soit d'airain!
Cavale qui piaffe et tressaille,
Au premier bruit de la bataille!

VIII

— Et qui vient, toute haletante,
Blessée aux ronces du chemin,
Respirer ton air sous ta tente,
Pour y recevoir de ta main,
Et la vider jusqu'à la lie,
La coupe d'amour de ta vie!

Digitized by Google

VI

LA BIEN-AIMÉE DU POÈTE

Femme! depuis Hélène et Ruth,
Fusses-tu déesse ou mortelle,
Le poète seul, sur son luth,
Te crée éternellement belle!

Que ton âme sans nul remord,
Au poète soit asservie!
D'un baiser Dieu donne la mort,
Le poète donne la vie!

Tout dans la nature est soumis
Aux lois du temps et de l'espace;
Ce que le printemps a promis
Disparaît quand l'hiver y passe!

Digitized by Google

Mais le génie est immortel,
Et sa pensée est consacrée.
Le poète descend du ciel,
Et, comme Dieu, son verbe crée !

La beauté, quand, portée aux champs,
N'est plus qu'une âme entre les âmes.
Mais toi, tu seras, par mes chants,
Toujours la plus belle des femmes !

Digitized by Google

VII

CLAIR RUISSEAU

Clair ruisseau rapide et d'une traite,
Toi qui gazouilles comme un oiseau,
Sois aujourd'hui mon interprète,
Et sois souple comme un roseau!

Tu connais, sur tes bords, la chaumière,
Entre deux longs et vieux peupliers,
Où la fille de la fermière,
Vient le matin baigner ses pieds,

Dans tes fraîches, caressantes ondes,
Qu'on dirait, par leur courant plus lent,
Éprises de ses boucles blondes,
Couvrant son sein de marbre blanc.

Digitized by Google

Dis-lui sans phrase et sans préambule,
Que pour elle je me meurs d'amour;
Qu'en ma poitrine mon cœur brûle,
Comme un tison dans un chaufour.

Qu'elle veuille bien me reconnaître,
A minuit, heure chère aux amants;
Pour recevoir à sa fenêtre,
Mes baisers avec mes serments.

Et quand, de ton écumante crème,
Tu lui baigneras ses pieds demain,
Tu lui rediras que je l'aime,
Et que je demande sa main.

Digitized by Google

VIII

CRUELLE (*valse*)

Tu ne sais pas combien je t'aime,
Et combien je subis ta loi!
Depuis le jour de mon baptême,
Je crois n'avoir aimé que toi!

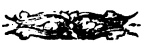
Dans ton cœur où mon cœur se place,
Pour le brûler de tous ses feux,
Il se refroidit dans ta glace,
Et meurt de dépit amoureux!

Tu ne sais pas que tu me causes
Tant de chagrin, tant de soucis.
Je te dis les plus belles choses,
Et tu fronces tes beaux sourcils!

Digitized by Google

Tremble! L'amour aux cœurs sincères
Sert de vengeur, même ici-bas!
Un jour, tu sentiras ses serres,
Mais il ne t'écoutera pas!

Et d'angoisses l'âme brûlé ,
Et d'amour le cœur consumé,
Tu t'écrîras, inconsolée,
« O, malheur! Que ne l'ai-je aimé! »



Digitized by Google

IX

AUBADE

Quand tu parles, ta douce voix,
Comme le rossignol au bois,
Qui chante son épithalame,
Pénètre jusqu'au fond de l'âme:

Quand tu ris de tes blanches dents,
Les anges, du ciel descendants,
Viennent, pleins d'amoureux délire,
T'offrir leur cœur contre un sourire.

Quand tu chantes, l'oiseau du champ,
Charmé des accords de ton chant,
Autour de toi voltige et saute,
En imitant ta note haute.

Digitized by Google

Et quand, las de charmer, tu dors,
Un enfant veille sur ton corps.
Cet enfant, c'est l'Amour lui-même,
Qui tout bas te chuchote : « Il t'aime! »

Digitized by Google

X

RENDS-MOI MON CŒUR

ou

DONNE-MOI TA MAIN

Pourquoi te vois-je quand j'arrive,
Si sérieuse et si craintive
D'accourir à mon tendre appel ?
Suis-je un brigand, un criminel,
Un tyran de cœur en délire,
Pour te soumettre à mon empire ?
Ne suis-je pas, à ton aspect,
Saisi d'un amoureux respect ?
Puisque tu me dis que tu m'aimes,
Et puisque nos vœux sont les mêmes,
Pourquoi toujours me remettre à demain ?
Rends-moi mon cœur ou donne-moi ta main !

Digitized by Google

Crains-tu de n'être plus aimée ?
Mais d'amour Dieu t'a parfumée !
Tu parais, à voir tes beaux yeux,
Un ange descendu des cieux.
Grâces, vertus, tu les as toutes !
Alors pourquoi ces peurs, ces doutes ?
Ma vie est à toi pour jamais.
N'as-tu pas dit que tu m'aimais,
De ta voix si douce et si tendre !
Alors pourquoi me faire attendre ?
Pourquoi toujours me remettre à demain ?
Rends-moi mon cœur ou donne-moi ta main !

Digitized by Google

XI

CANTIQUE D'AMOUR LÉGITIME

Quand l'amour est entré dans un cœur solitaire,
Dieu descend et se dresse un autel sur la terre.
Un ange y vient poser de l'ambre et de l'encens,
Et le feu qu'il allume embrase tous les sens,
Et porte au Créateur, sous les traits de la femme,
Tous les bouillons du sang, tous les parfums de l'âme
Une part d'infini, dans l'amour reflété,
S'infiltre au cœur de l'homme en rayons de clarté.
Tous les deux — on dirait un corps qui vient de naître —
Forment un monde à part dans un seul et même être.
Les cœurs, à l'unisson, n'ont plus qu'un battement;
La parole de l'un pour l'autre est un serment.
A peine dans l'un d'eux éclôt une pensée,
Que vers l'esprit de l'autre elle s'est élancée.
Il n'est plus autour d'eux d'espace ni de temps,
L'été n'a plus d'ardeurs, l'hiver n'a plus d'autans!

Digitized by Google

Que l'heure lentement ou promptement s'écoule,
Qu'il tonne ou qu'il tempête, ou que le monde croule,
Ils sont leur univers, ils sont leurs éléments.
Ils n'entendent plus rien que leurs embrassements!
Leurs yeux, se reflétant, ne cherchent que les trames,
Reliant dans un nœud les fibres de leurs âmes.
Ils sont deux, ils sont *un,* comme un anneau brisé,
Le corps de l'un par l'autre est comme électrisé.
Vers les hauteurs du ciel, d'un coup d'aile, ils s'élèvent,
Ils y voient Dieu qui crée et des anges qui rêvent.
Et quand, touchant la terre, ils se comptent parfois,
Un enfant vient de naître, et de deux ils sont trois!

Digitized by Google

XII

SYMPHONIE D'AMOUR

J'ai du libre examen escaladé les cimes ;
Des dogmes de la foi, j'ai sondé les abîmes.
Les systèmes conçus par nos savants aïeux,
Je les ai tous scrutés, je les ai sous les yeux.
Dans les splendeurs de l'art, dans le cœur de la terre,
Dans les astres du ciel, il n'est pas de mystère
Que je n'aie exploré, percé de mon compas ;
Mais Dieu, que je cherchais, je ne l'y trouvais pas.

Tout jeune, j'ai traduit les stances des Prophètes ;
Je sais par cœur les vers de nos plus grands poètes.
Partout dans la nature où s'ouvre un horizon,
Du cèdre du Liban jusqu'à l'humble gazon,
Mon esprit, attentif à ses métamorphoses,
En cherchait constamment les effets et les causes.
La nature est bien belle, elle est pleine d'appas.
Mais Dieu, que j'y cherchais, je ne l'y trouvais pas!

Digitized by Google

Mais qu'une chaste vierge, à la démarche fière,
Comme un astre apparaisse, ardente de lumière!
Sa figure rayonne et son œil étincelle,
Tout fleurit sous ses pas, tout reluit autour d'elle.
L'animal bondissant s'arrête dans sa course,
L'onde, pour la revoir, remonte vers sa source;
Les fleurs aux bords du pré, de soif d'amour pâlies,
S'allongent vers sa main pour en être cueillies;
Le vent qui fait ployer le sapin et le frêne,
S'effilant en zéphyr, rampe devant sa reine:
L'orageux océan, pacifiant ses vagues,
Les lisse sous ses pieds et les ondoie en bagues,
Et l'homme, si jaloux, — le fou comme le sage, —
S'écrie : « Oh! qu'elle est belle! » et s'incline au passage.

Et cette vierge, au lieu de s'enivrer d'encens,
Dédaignant par pudeur la volupté des sens,
Forte par l'idéal, forte par sa vertu,
Rejetant l'or impur du pied, comme un fétu,
Va, bravant la misère et sa froide rigueur,
Se vouer à l'époux, à l'élu de son cœur.
A lui seul elle donne et son âme et son corps,
Et de sa chasteté les virginaux trésors.
Ce qu'il lui faut de force, en ce monde étouffant,
Rien que pour enfanter et nourrir un enfant!
Tous les anges du ciel, réunis en une âme,
Fléchiraient sous le poids, à moins de naître femme!

Ni le printemps et sa beauté,
Ni les épis mûrs de l'été,

Digitized by Google

Ni les fruits dorés de l'automne,
Ni la sombre foudre qui tonne,
Ni le givre froid des hivers,
Ni l'Océan ni l'univers,
Ne témoignent d'un suprême Être
Et ne nous font aimer leur maître.

Mais quand devant la vierge un amant à genoux
Dit : « Je t'aime, » et qu'épouse, elle cède à l'époux,
Alors le Créateur tressaille dans sa tente,
Au ciel se réunit la terre palpitante.
Les vallons bondissants se hissent jusqu'aux monts,
Les nuits chantent le jour et les méchants les bons.
Le Seigneur sur son trône appelle son cortège,
Ses chérubins de feu, ses séraphins de neige;
« Apportez-moi, dit-il, de la terre et des cieux,
Le plus beau, le plus doux et le plus précieux.
Détachez de mon être une vive étincelle,
Prenez l'azur du ciel, de vous-mêmes une aile,
Prenez l'or des épis et du lis la blancheur,
Du soleil un rayon, de l'aube la fraîcheur,
Et les sombres clartés de la mer et des nues,
Les splendeurs de ma sphère aux hommes inconnues,
De ce corps, âme et chair, faites la liaison;
Puis moi, j'y vais pétrir un grain de ma raison.
Soufflez de l'infini l'inextinguible flamme!
Je vais me révéler dans l'amour de la femme!

Digitized by Google

XIII

LE POÈTE ET SA FIANCÉE

LUI.

Errant dans mon chemin, au milieu de ténèbres,
Et de sombres douleurs,
Tous mes espoirs déçus, qu'avec des vers funèbres,
J'enterrais sous des fleurs.

Avec l'envie au cœur et la haine dans l'âme,
Et des cris affolants,
Et des doutes sur Dieu, qui, froids comme une lame,
Me déchiraient les flancs.

Une femme, une vierge, ange de l'empyrée,
M'est apparue un jour.
Dès lors je me sentais l'âme transfigurée,
Car j'ai connu l'amour!

Digitized by Google

Et j'appris à chanter pour elle que j'adore,
Et j'appris à prier.
Et je sens, malgré moi, dès que mon cœur l'implore,
Mes genoux se plier.

Je suis l'ombre qui court après ma bien-aimée,
Sur son pas effacé;
Et je cherche dans l'air son haleine embaumée,
Où son ombre a passé.

Son portrait sur ma table, éclairé par un cierge,
Le matin et le soir,
Je l'adore à genoux, comme une sainte vierge,
Dans son blanc reposoir.

Quand elle me regarde, une grâce subite,
La grâce des élus,
Me fait sentir mon cœur. Mais quand son œil me quitte,
Ce cœur, je ne l'ai plus!

Je l'aimerai toujours et lui serai fidèle.
Eussé-je mille corps,
Pour posséder son cœur et pour être aimé d'elle,
Je mourrais mille morts!

ELLE.

Chez l'homme plein de haine et la femme asservie,
J'ai fait un long séjour.
Mais ton verbe divin me révèle une vie,
Où tout n'est plus qu'amour.

Digitized by Google

A tes accents du cœur, je sens mon cœur renaître,
Plein d'espoir et de foi.
Toi seul, je t'aimerai, seul, tu seras mon maître,
Comme à la reine un roi!

Va, mon doux bien-aimé, va, poursuis ta carrière,
Ne crains pas les méchants!
Tiens haut ta vertueuse, amoureuse bannière,
Dans tes vers, dans tes chants!

Je t'aime. Et mon amour ne demande autre chose,
A mon maître et seigneur,
Qu'un peu de gloire, autant qu'un doux parfum de rose,
Et tout plein de l'honneur!

Viens, mon bien-aimé, viens me donner de ta lèvre
Le baiser de l'époux.
Que jamais trahison de ton cœur ne m'en sèvre;
Tu me tûrais du coup!

Sois un homme, et ta femme, en t'aimant, va te suivre.
Il n'est rien de plus beau!
Puis, nous nous coucherons, vieux de jours, las de vivre,
Dans le même tombeau!

ENSEMBLE.

Aimons-nous! Du destin l'amour indissoluble
Ne craint pas les affronts.
Quel que soit le manteau dont le malheur s'affuble,
Nous le déchirerons!

Digitized by Google

Nous braverons le Temps, nous braverons l'Espace,
Et jusqu'au noir trépas!
Dans ce monde et dans l'autre, où tout tombe, où tout passe,
L'amour seul ne meurt pas!

Digitized by Google

XIV

INCARNATION D'AMOUR

Vous êtes le cœur de mon cœur,
Et de mon cerveau la pensée.
De mon corps la rouge liqueur
Brûle pour vous, ma fiancée!

Vous avez l'esprit d'un démon,
Mais sans une goutte de fange.
Et l'on voit à votre limon,
Qu'il est pétri d'une main d'ange.

Vos traits pénétrants en sursauts
Se sont burinés dans mon âme.
Il faudrait la mettre en morceaux,
Pour les arracher, lame à lame.

Digitized by Google

Et quand, parmi les trépassés,
On choisira ma sépulture,
On verra, dans mon cœur, tracés
Votre nom et votre figure !

Digitized by Google

XV

SUR LE PRÉ

Au milieu d'un bois, sur le pré verdoyant,
Où les fleurs et les herbes,
Sous les baisers d'un zéphir ondoyant,
Font des rêves superbes,
Des serments d'amours éternels,
Sans sacrements et sans autels.

Là, chastement, on eût dit frère et sœur,
N'ayant qu'une pensée.
Je lui cueillais, pour mettre sur son cœur,
Comme à ma fiancée,
En joignant ma voix à ses chants,
Un frais bouquet de fleurs des champs.

Digitized by Google

Là, nous avons, à larges traits, humé,
Retenant nos haleines,
D'âcres senteurs pleines d'air parfumé,
Qui nous gonflaient les veines,
Et nous versaient un sang nouveau,
Pour nous aimer dans l'art du beau!

Hélas! ces traits si chers, ils ne sont plus!
Elle s'en est allée,
M'abandonnant comme un rêveur reclus,
Dont l'âme est envolée.
Seul, le pré toujours parfumé
Me dit que nous avons aimé!

Digitized by Google

XVI

MON AIMÉE ET MA LYRE

Quand je vois mon aimée avec son blond sourire,
Mon cœur se met à battre et ma raison délire.
Mes sens émerveillés, et comme électrisés,
Tourbillonnent d'éclairs et d'idéals brisés.
Ce pur rayonnement de la vierge empourprée,
Me paraît un reflet, un rais de l'empyrée.
Le Créateur me semble avoir de sa beauté,
Détaché le portrait et nous l'avoir jeté.
Il n'est pas de chef-d'œuvre, il n'est pas de poème,
Qui puisse s'égaler à la femme qu'on aime!
L'amour est incarné, révélé dans le beau;
Lui seul nous fait monter au ciel par le tombeau!
Quand je vois mon aimée avec son doux sourire,
Mon cœur se met à battre et fait vibrer ma lyre!

Digitized by Google

XVII

UNE VISION

Non! jamais je ne vis, jamais je ne verrai
Tant de divins attraits sur un être adoré!
La pâleur de son teint, pâleur phosphorescente,
Reflétait la candeur d'une âme adolescente.
Sur son front se voûtait une tresse de jais,
Comme si le soleil eût pris la nuit pour dais!
Le rire de ses dents, formant une traînée,
Fit frissonner mon âme, à sa bouche enchaînée.
Ses traits, fermes et doux, mouvants comme l'éther,
Alliaient les beautés de Lucrèce et d'Esther.
Son col de jeune cygne, ondoyant comme un rêve,
Réfléchissait les tons de l'aube qui se lève.
Et son corps tout pétri de roses et de lait,
De pudiques trésors projetait le reflet.

Digitized by Google

Gloire à toi, m'écriai-je, à toi! reine des Reines!
Car c'est du sang divin qui coule dans tes veines.
A toi je veux vouer ma vie et mes pensers!
Dussé-je, las d'amour, mourir sous tes baisers!
Et si j'avais cent corps, commandant cent royaumes,
Je mourrais, dans tes bras, le plus heureux des hommes!

Digitized by Google

XVIII

AILES D'AMOUR

Parfois son regard bleu, soleil fertilisant,
Se fixe sur mon œil comme un enfant lisant.
Alors mon corps en feu lance des étincelles,
Et mon âme, en montant, se voit pousser des ailes.
Car les âmes vers Dieu, ne vont que deux à deux.
Il faut qu'un amour fort, de ses célestes feux,
Flammes de l'infini, les soude et les martelle,
Pour les égaliser dans l'essence immortelle !
Ah! quiconque n'a pas, d'un vigoureux essor,
Soulevé de la terre une âme avec son corps;
Quiconque n'a pas su, par ses battements d'aile,
Émouvoir une femme et se faire aimer d'elle,
Il ne se souvient pas de sa naissance au ciel;
Et son limon n'a pas le grain essentiel!

Digitized by Google

XIX

LA BEAUTÉ

Quand je vois la beauté, mon cœur épris se fond;
Mes sentiments de feu, comme une mer sans fond,
Bouillonnant sur le bord et mourant sur les grèves,
Courent l'un après l'autre et se perdent en rêves.
Tantôt de mes désirs je voudrais la brûler,
Et puis, comme un enfant, on me voit reculer,

Pour chercher dans mon cœur une plus pure flamme,
Que Dieu, pour l'ennoblir, a réservée à l'âme.
Et je joins mes deux mains et je bénis le sort,
D'avoir créé la femme, et sans femme, la mort!

Digitized by Google

XX

QUAND JE FERME MES YEUX

Quand je ferme mes yeux, je vois les tiens ouverts;
Je vois tes regards bleus avec des reflets verts.
J'y vois ce que je veux, tout ce que je désire;
J'y vois tes beaux traits d'ange avec ton doux sourire.
Je vois tes cheveux noirs sur ton cou diaphane,
Et tes seins virginaux comme les seins de Diane.
Je vois ta fière bouche au teint de vermillon,
Une main de Vénus, un pied de Cendrillon.
J'y vois encore... Ah! Dieu! que d'admirables choses!
Une mer de lait sur une couche de roses!
Mes yeux serrés toujours voient les tiens grands ouverts.
J'y vois briller le ciel, j'y vois tout l'Univers.
Et plus je les tiens clos, mieux ton portrait s'achève.
Enfin te voilà peinte, et comme je te rêve!
Et quand j'ouvre mes yeux je te dis plein d'émoi :
« Tu vois combien je t'aime! A ton tour, aime-moi! »

Digitized by Google

XXI

SON PORTRAIT

Il n'est pas dans la langue un mot qui, d'un seul trait,
Exprime les beautés, l'âme de son portrait.
Elle est sévère et douce, énergique et suave,
Fière comme une reine, humble comme une esclave;
Elle unit, je ne sais comment, dans son regard,
La douceur du velours et le tranchant du dard.
On dirait une femme à la terre inconnue,
Un ange descendu de l'aube de la nue,
Moitié rose, moitié lis, de neige et de feu,
Et portant sur le front le sceau du doigt de Dieu;
Alliant à la fois — et c'est un doux mystère —
La volupté du ciel et l'amour de la terre!

Digitized by Google

XXII

MONOLOGUE D'AMOUR

Tout dans l'amour m'émeut, me pénètre et me touche;
Mon vers descend tout seul de la tête à la bouche.
Les objets sans valeur que j'ai foulés aux pieds,
L'amour, de son regard, les a sanctifiés.
Où de ma bien-aimée apparaît une trace,
Je m'arrête ou je cours, je m'avance ou m'efface,
Pour y coller ma lèvre et boire jusqu'au sang
Le parfum de son cœur, qu'elle imprime en passant,
A tout ce qu'elle touche, aux plus futiles choses;
On dirait un foyer d'éther, d'ambre et de roses!

Je ne sais si mes sens, d'amour se sont troublés,
Ou si, subitement, ils ont été doublés?
Mais il me semble, au loin, entendre des merveilles,
De sonores couleurs, des sonates vermeilles;

Digitized by Google

Et je vois des senteurs qui, par bonds et par jets,
Tourbillonnent dans l'air, planant sur des objets ;
La musique, à mon âme, est comme parfumée,
Et partout où je vais me suit ma bien-aimée !

Digitized by Google

XXIII

CHAINE D'AMOUR

Que vous soyez cruelle et toute de rigueur,
Je vous reste fidèle et n'ai point de rancœur.
Je suis votre valet et vous êtes ma reine;
Je suis votre vieux fou, mon grelot est ma chaîne.
Je la forge moi-même, elle me suit partout!
Ah! si vous en vouliez ramasser l'autre bout,
Je riverais un cercle autour de nos deux âmes,
Et jetterais la clé, loin de nous, dans les flammes!

Digitized by Google

XXIV

BREBIS OU PATRE

Comme le vent dans les roseaux,
Ton souffle me plie et m'élève ;
Dans mon cœur je sens des tressauts,
Sous ton œil perçant comme un glaive.

A travers ton corps transparent,
Il me semble voir une flamme,
Que l'Éternel, en te créant,
A laissé filtrer dans ton âme.

Quand donc boirai-je de ce feu,
Qui coule dans ton corps d'albâtre ?
Ah ! je t'en prie, au nom de Dieu !
Sois ma brebis, ou sois mon pâtre !

Digitized by Google

XXV

L'AMOUR TYRAN

L'amour est un tyran du ciel ;
Il prend tout, fleurs et fruits, mais il en fait du miel.
De la nature entière et de toutes ses âmes,
L'amour, à flots, jaillit par mille et mille flammes.
Dans les doux bruissements des feuillages du bois.
C'est l'amour qui gémit de sa plaintive voix.
La rivière limpide où la lune se mire,
La rose qui frémit au baiser du zéphire,
L'étoile qui scintille au firmament voûté,
L'abeille qui se pend sur le fruit velouté,
Le rossignol qui pleure, en perlant sa roulade,
Le lion qui bondit, le chevreuil qui gambade,
La bruyère au ravin, la cigale du pré,
La blanche pâquerette et le bouton doré,
Tout cela parle, chante, adore avec mystère
L'Amour, ce bienfaiteur, ce tyran de la terre!

Digitized by Google

XXVI

VOILE OU LINCEUL

Vierge pâle à la peau transparente,
Le fil qu'à ton rouet ta main tord,
Avec une fièvre dévorante,
Donnera-t-il la vie ou la mort?

Est-ce ton voile de fiancée
Que tu te files, ou ton linceul?
Ne pleure pas! Dis-moi ta pensée;
Dis-moi que tu m'aimes moi tout seul.

Car moi seul je t'aime, morte ou vive!
Toutes tes larmes, je les boirai!
Et si de ton fil la fin arrive,
Voile ou linceul, — je le déploirai!

Digitized by Google

Les noms que le destin nous burine,
Qu'ils soient : lit ou tombe, amers ou doux,
Je te coucherai sur ma poitrine,
Et nous vivrons ou mourrons époux!

Digitized by Google

XXVII

L'AMOUR AU CIEL ET SUR LA TERRE

Plusieurs femmes, jeunes et belles,
Et nullement rebelles,
Ont troublé mes sens en émoi;
Mais nulle d'elles, comme femme,
N'a fait vibrer mon âme,
Qui vibre dès que je te voi.

Là-haut où s'aiment des phalanges
D'hommes élus et d'anges,
Nos cœurs ne formaient qu'un seul nœud.
Nous volions à travers l'espace,
Pour voir Dieu face à face,
Et lui demander son aveu!

Mais là-haut aussi l'on jalouse
Le bonheur d'une épouse

Digitized by Google

Et l'amour d'un fidèle époux.
Je fus arraché de la sphère
Et jeté sur la terre,
Où les plus sages sont des fous.

Toi, dans la céleste coupole,
Tu gardas l'auréole
De ta chaste et fraîche beauté.
Tandis que moi, de chute en chute,
Vieillissant dans la lutte,
D'amour en amour ballotté!

Mon corps dépouillé de sa force,
N'étant plus qu'une écorce,
Je m'effaçai du livre humain.
Quand soudain, tombant de la nue,
Te voilà revenue,
Et mettant ta main dans ma main!

Tu me dis : « C'est Dieu qui m'envoie
Pour ton heur et ta joie.
Je viens renouveler le cours,
De l'amour que ton cœur préfère.
Je suis de l'autre sphère,
L'ange qui t'aimera toujours! »

Eh bien! soit. Fais que je m'oublie,
Je t'aime à la folie!

Digitized by Google

Mais sais-tu bien ce que tu dis?
Tu peux être mon Antigone,
Mon trésor, ma couronne,
Mais l'amour n'est qu'au paradis!

Pour l'amour sans fin, sans limite,
Notre terre est maudite.
C'est l'aube d'un jour pluvieux.
C'est l'ombre de l'oiseau qui passe,
Un éclair dans l'espace,
Et s'il ne meurt pas, il est vieux!

Que nos âmes ne soient qu'une âme,
Deux nœuds dans une trame,
C'est l'amour cher à l'Éternel!
Cet amour ne connaît pas d'âge,
Sans fin et sans partage,
Seul, il est l'amour immortel!

. . . . . .
. . . . . .

Mais je te vois faire la moue,
Et tu me tends ta joue,
Et tu mets mes vieux sens en feu!
A la femme il faut, laide ou belle,
La présence réelle!
Elle préfère un homme à Dieu!

Digitized by Google

XXVIII

L'AMOUR MÉTAMORPHOSE

I

Seul, dans mes promenades,
J'entendais des monades
De cailloux et de grès se plaindre de leur sort.
« Le Créateur des choses
« A parfumé les roses, »
Disaient-ils. « Notre vie est pareille à la mort ! »

Et la fleur parfumée,
D'idéal consumée,
Regarde avec douleur le vol des papillons.
« Oh ! dit-elle, que n'ai-je,
« Des ailerons de neige,
« Pour encenser le ciel de mes fragrants sillons ! »

Digitized by Google

Et la rêveuse bête,
Qui se trouve mal faite,
Voudrait de l'homme avoir l'esprit et la raison.
L'homme enfin, ce mélange
De la bête et de l'ange,
Brise son front d'airain contre son horizon.

Il aspire, il s'élance,
Il forme, il crée, il pense,
Puis, le doute le prend et le jette au néant.
Il se livre à la haine,
Qui le lie et l'enchaîne
Comme un esclave enfui d'un maître fainéant.

II

Mais quand de l'amour une flamme
Fait dire au roc : « Je sens une âme, »
De la fleur il prend le reflet.
Il se sent heureux, il se plaît !

Et la rose se sent une aile.
Tout vibre, tout tressaille en elle.
Ses baisers de lune de miel,
Embaument la voûte du ciel !

Digitized by Google

Et l'esprit de la bonne bête,
S'évertuant comme un poète,
D'un grand coup d'électricité,
Voit l'Éternel dans sa Cité.

Et quand l'homme à sa bien-aimée
Dit : « Je t'aime, » et qu'elle, pâmée,
S'abandonne comme une enfant,
Alors le ciel sur eux se fend.

Et dans leur extase éthérée,
Ils sentent la force qui crée,
L'Être qui leur disait : « Soyez ! »
Reparaît et leur dit : « Voyez ! »

L'amour est une fée ardente,
Qui, de sa puissance ascendante,
Du caillou fait un diamant,
Et de l'animal un amant.

Et l'homme, d'esprit et de fange,
Se divinise et devient ange,
Quand l'amour prend son cœur en feu,
Et le lie à l'âme de Dieu !

Digitized by Google

XXIX

A UNE MIGNON

Quand l'ardent soleil, comme un glaive,
En perçant l'aurore se lève,
C'est pour te voir!
Et quand il se couche le soir,

Tu le remplaces dans sa sphère,
Comme une sœur remplace un frère,
Et ta beauté
Constelle sa sombre clarté.

En connais-tu la douce ivresse,
Qui partout se creuse sans cesse
Un nid d'amour,
Pour y prendre un secret séjour?

Digitized by Google

Comme Mignon, ton âme chante
Le ciel de ta patrie absente,
Où fleurit l'art,
De Raphaël et de Mozart.

Et ton cœur, qui d'amour s'embrase,
Se rappelle, toute en extase,
Les mots si doux :
« Tu m'aimes, » « Je t'aime, » « Aimons-nous! »

Digitized by Google

XXX

VARIATIONS FANTASTIQUES SUR L'AMOUR

Le soleil se couche
Et l'aurore se lève.
La plante se mouche
Et jette sa sève.

Du soir l'Angelus,
— Sons clairs et sons creux —
Dit aux cœurs d'élus
De s'aimer entre eux.

Les faîtes des arbres,
Les lézards de roche,
Le grillon des marbres,
La mouche du coche.

Digitized by Google

Les oiseaux dans l'air,
Les herbes du pré,
Le coq chanteclair,
Le lis diapré.

La meule de pierre,
Le ruisseau qui jase,
Le chêne et le lierre,
Se serrant d'extase.

Le neigeux bouleau,
La fougère au bois,
Le saule près l'eau,
Et la fleur des pois.

Le rat dans la cave,
La souris qui trotte,
Le chou et la rave,
Au fond d'une hotte.

La taupe en son trou,
L'escargot jauni,
Jusqu'au laid coucou,
Qui vole son nid.

Sans patron ni maître,
Sans nom ni demeure,
Sans maire et sans prêtre,
Tout s'aime à toute heure!

Digitized by Google

Seul, l'homme affairé,
Prenant date et jour,
Sur papier timbré
Inscrit son amour!

Pour qu'il se fiance,
Et qu'il dise : J'aime,
Il faut qu'on finance,
Un autre ou lui-même!

Digitized by Google

XXXI

UN NID D'AMOUR

Traduit de l'hébreu (1).

Comme le flux et le reflux,
Poussant et ramenant les vagues;
On dirait des flots superflux!
Que la mer, en guise de bagues,
Envoie aux amoureux,
De ses secrets humides feux.

(1) A l'âge de dix-huit ans j'ai fait des vers en hébreu. L'hébreu était pour moi presque une langue maternelle. La plupart de ces vers sont des poésies religieuses, des épithalames et des épitaphes qu'on me payait. J'y trouve pourtant les vers suivants adressés à une jeune fille.

C'est une loi stupide et tyrannique qui n'existe dans aucune langue, qu'un vers masculin doit toujours suivre un vers féminin, et qu'une strophe finissant par un vers féminin doit être suivie par une strophe commençant par un vers masculin.

Digitized by Google

Ainsi les flots roux de mon sang,
Dont les ondes sont des pensées,
Le ramenant et se poussant,
Comme des vagues insensées,
Ont un même et seul fond :
Un océan d'amour profond.

Je ne puis penser sans aimer,
Et ma pensée infuse à l'âme,
Ensemble forment une mer,
Dont chaque phrase est une lame,
De verbes inédits,
Pour l'amour, — ce seul paradis.

Sur cette mer j'ai découvert
Pour toi, sur une île innomée,
Un nid d'amour, tout d'or couvert,
Contre un serment, ma bien-aimée :
C'est de m'offrir ta foi,
D'y vivre et d'y mourir pour moi!

Digitized by Google

XXXII

L'AMOUR QUE JE RÊVE

Que d'autres, en gros mots,
Forgent des vers fougueux
Pour les peuples — ces sots!
Et pour les rois — ces gueux!

Moi, je n'ai qu'une corde,
Qui vibre et qui sursaute!
C'est quand mon cœur déborde,
Que je chante à voix haute!

Et comme une liqueur,
Qui fuit d'un vase plein,
Ainsi, de mon plein cœur,
Filtre l'amour sans fin!

Digitized by Google

Car, au fur, à mesure
Que ma force s'enlève,
La divine nature
Renouvelle ma sève!

L'amour est infini,
Céleste est sa saveur!
C'est au ciel qu'est son nid!
Et c'est Dieu son couveur!

Sans Dieu, la femme et l'homme
Ne seraient, sur la terre,
Que des bêtes de somme,
Ou des vaches à traire!

Et tant que je vivrai,
Je chanterai l'amour.
C'est le seul bonheur vrai,
C'est le soleil du jour!

Et quand mon aimante âme,
Fusant vers l'Empyrée,
Rentrera dans la flamme
De la force qui crée,

Je lui dirai tout bas,
En lui prenant les mains:
« Ne me condamne pas
A l'amour des humains. »

Digitized by Google

Leur amour, plein de fange,
Dure à peine une année.
Et la femme, ton ange,
Par eux est profanée!

Dans mon rêve, je sens
Un amour comme toi,
Qui, sans compter les ans,
Fait lui-même sa loi!

Un amour comme un fleuve,
Comme une mer immense,
Où celui qui s'abreuve
Tous les jours recommence!

Un amour sans égal,
Un amour dont le ciel
Est le dais nuptial,
Et la terre, l'autel.

Digitized by Google

XXXIII

QUELLE EST TA BIEN-AIMÉE?

— C'est une enfant de Dieu, de vertu parfumée !
Son œil bleu dans mon cœur s'est fixé comme un dard;
Quand je ferme mes yeux, je vois de son regard.
Elle est ma souveraine, elle est ma fiancée,
Elle remplit mon cœur et nourrit ma pensée.
Nul peintre, nul sculpteur ne fera son portrait !
Dieu seul, qui la connaît, s'il voulait, le pourrait !
Peut-on décrire un corps qui n'est partout qu'une âme ?
Peut-on peindre une idée ou sculpter une flamme ?
Pourtant rose est son teint, bleu de ciel sont ses yeux;
Ses cheveux sont d'or blond, ses traits sont radieux.
Mais ce que j'aime en elle, en sa charmante tête,
C'est le rayon du ciel, qui, vibrant, s'y reflète,
C'est la flamme d'amour qui serpente en sa chair,
Et qui flambe autour d'elle, en zigzags de l'éclair ;

Digitized by Google

C'est de la voir vouer son labeur et sa vie
Au faible, au malheureux, à la race asservie !
C'est son art d'enflammer son époux, son amant,
Pour toute grande idée et d'aimer ardemment
Le devoir et l'honneur, poussés jusqu'au martyre,
Au mépris du succès que tout le monde admire !

Digitized by Google

XXXIV

DÉCLARATION D'AMOUR D'UN VIEUX POÈTE

Comme au matin l'aurore, émergeant, flamboyante,
De la nue obscurcie, effondrée et fuyante,
Ressuscite le jour dans toute sa jeunesse,
Et fête son réveil par des feux d'allégresse.

Ainsi ta belle tête et dès qu'elle apparaît,
De son regard de flamme et son céleste attrait,
Ressuscite mon corps, par l'âge enseveli,
Tous mes désirs éteints et tombés dans l'oubli.

Je ne suis plus le même être ni le même homme,
Je me sens réveillé d'un lourd et mortel somme.
Je me sens transporté sur les ailes d'un ange,
Au cœur d'une divine, immortelle phalange.

Digitized by Google

Et je saisis ta main, et je saisis ton corps,
Et nous valsons ensemble, enivrés de transports,
Et n'ayant plus qu'une âme, et n'ayant plus qu'un cœur,
Nous nous sentons mourir d'amoureuse langueur.

Et je te dis tout bas, penché sur ton oreille :
« Beauté pleine de grâce et femme sans pareille,
« As-tu jamais senti cette amoureuse fièvre,
« Et bu le vin d'amour que tu bois sur ma lèvre ? »

Ta voix d'or me répond... Mais je ne l'entends pas.
Car je voudrais mourir sur tes divins appas.
Et mon dernier soupir, je veux qu'à tes genoux,
Sur ton cœur, il s'exhale, avec ton nom si doux!

Et de mon souvenir, ton âme parfumée,
Se sentira toujours profondément aimée.
Et tu viendras couvrir, quand tu seras âgée,
De larmes et de fleurs, ma tombe ravagée!

Digitized by Google

XXXV

UN PREMIER BAISER D'AMOUR

Que d'autres plus savants et plus experts que moi,
Content, en beaux sonnets, leurs succès de jeunesse.
Souvent la fleur du cœur, trop précoce d'émoi,
Se fane et perd sa sève, avant qu'un froid y naisse.

Moi, je vais vous parler de ma naïveté,
Fleurissant au printemps en feuilles pudibondes,
Dont les derniers rayons, se mourant dans l'été,
N'avaient guère embrassé les brunes ni les blondes!

Sans dédaigner l'amour qui me brûlait les sens,
Je croyais qu'il fallait, pour épouser la vierge,
Être vierge soi-même, et ne brûler l'encens
Sur l'autel de l'amour qu'avec le premier cierge!

Digitized by Google

Maintenant je puis dire, — et vains sont mes aveux, —
Que plus d'une beauté vertueuse, mais mûre,
Pour vaincre ma pudeur n'eût pas demandé mieux
Que de se dépouiller de sa sévère armure.

Une surtout, Yedda. Jamais je n'oublîrai
Sa figure ingénue, angélique et suave.
Et malgré ses trente ans, plus d'un eût déliré,
Pour lui baiser la main en amoureux esclave!

Elle était mariée, elle avait quatre enfants.
Un bonnet lui cachait ses cheveux couleur d'orge.
Par les temps les plus chauds et les plus étouffants,
Sa robe lui couvrait ses deux coupes de gorge.

Je donnais aux enfants des leçons de français.
Elle, sachant l'hébreu, le passant même au crible,
Discutait avec moi, pourquoi? je ne le sais,
Sur les romans d'amour des femmes de la Bible.

Un jour, lisant ensemble un livre antipaïen,
Tout près d'elle et sentant son haleine embaumée,
Mon âme s'en allait, je n'y voyais plus rien;
Des sueurs ruisselaient sur ma joue enflammée.

Je tremblais sur mon siège. Elle prit un mouchoir,
Et courant l'humecter d'une essence mouillée,
Elle revint vers moi, qui m'étais laissé choir,
Et m'essuya le front, courbée, agenouillée!

Digitized by Google

Il paraît que j'avais, malgré ma pâmoison,
Et malgré ma pâleur, un sourire à la lèvre.
Alors sans appeler les gens de sa maison,
Elle me souleva comme un enfant qu'on sèvre.

Je sentis sur ma lèvre un chaste et doux baiser.
Et cet éclair du ciel me rendit à la terre.
Mais je sentais aussi la honte me peser ;
Je crus avoir commis le péché d'adultère.

Je n'osai lui parler. Penché, silencieux,
Je n'osai regarder sa figure empourprée.
Mais de loin je la vis qui s'essuyait les yeux,
Et moi je m'en allai, triste et l'âme enfiévrée.

Quarante ans ont passé sur nos cœurs et nos corps.
Yedda, debout, toujours suavement affable,
Me reçoit. Ses enfants sont mariés ou morts.
Le passé nous paraît le rêve d'une fable.

Lentement je lui dis, en mots estropiés :
« Pour vous brûlait le feu de mon premier délire.
Est-ce vrai, dites-moi, bien vrai que vous m'aimiez?
Nous voilà tous deux vieux, nous pouvons tout nous dire! »

Après un court silence, elle dit, à son tour :
« Oui! vous m'étiez plus cher que tous les autres hommes! »
Puis, se laissant prendre un premier baiser d'amour,
De sa voix douce : « Enfants, dit-elle, que nous sommes!

Digitized by Google

« Que ce premier baiser soit aussi le dernier !
« Nos âmes, ici-bas, sont des âmes damnées.
« Aimons-nous ! mais ailleurs qu'en ce haineux charnier !
« Et que ce soit au moins pour des milliers d'années ! »

Digitized by Google

XXXVI

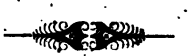
CHŒUR D'ÉTUDIANTS!

Qu'il est beau, qu'il est bon, qu'il est doux et divin,
D'être jeune et d'aimer (*bis*) les belles et le vin!
Mais s'il me fallait faire un choix entre ces choses,
Entre ces bonnes choses,
Je dirais à Bacchus :
Vive, avant tout, l'amour, enguirlandé de roses!
Et ton vin par-dessus!
Et ton vin par-dessus!

Rien de plus gaîment gai que la chanson gauloise!
Quand l'amour se sent ivre (*bis*) il est bon qu'il dégoise!
Mais si j'avais un choix à faire entre ces dons,
Entre ces divins dons,
Et la chanson choyée,
Je dirais : Attends! Puis après, viens! Et chantons
A gorge déployée!
A gorge déployée!

Digitized by Google

Rien de plus enviable en ce monde indigent,
Ce monde intransigeant,
Que l'amour et l'amour (*bis*), avec beaucoup d'argent!
Mais si j'étais forcé d'opter pour l'un *ou* l'autre,
Mieux vaudrait l'un *et* l'autre.
Je dirais à peu près :
A toi, d'abord, Amour! Ange du ciel! Apôtre!
L'argent, qu'il vienne après!
L'argent, qu'il vienne après!



Digitized by Google

XXXVII

LA PETITE MAISON AUX VOLETS VERTS

Ta petite maison avec des volets verts,
Je l'ai vue en mon rêve, à l'endroit, à l'envers.
Elle est comme perchée aux bords d'une rivière,
La pelouse est devant, le jardin est derrière.

Dans ce jardin se trouve un tout petit bosquet,
Avec un pavillon, on ne peut plus coquet.
Et dans ce pavillon, je me suis vu moi-même,
Et la main sur ton cœur, je te disais : « Je t'aime. »

Digitized by Google

XXXVIII

IL FAUT ÊTRE AMOUREUX!

Suffit-il d'être jeune et beau pour être heureux?
Non, non! Pour être heureux, il faut être amoureux!
La nature qui rend tous les échos de l'âme,
Que le jeune amoureux de sa voix lui réclame,
Transforme tous ses traits en rayons et reflets.
D'une hutte, d'un chaume, elle fait un palais!
Une allée, un bosquet, dans un dessin plus ample,
Devient, pour les amants, une chapelle, un temple!
L'arbre, la fleur, la source, animés tour à tour.
Tout, jusqu'à l'herbe au pré, leur chante un chant d'amour.
Magicien, l'amour fait du pâtre un poète,
La douleur devient joie et la peine une fête;
Il abat des rochers, il renverse des forts,
Enchante les vivants, ressuscite les morts,

Digitized by Google

Il est impénétrable, il est le grand mystère,
Il peut tout ce qu'il veut! Il est Dieu sur la terre!
Sans lui, même un palais, n'est qu'un sombre taudis.
Avec lui, le désert devient un paradis!

Digitized by Google

XXIX

JEUNE FILLE AU ROUET

Je voudrais avoir un mari
En tout ressemblant à mon père;
Je voudrais avoir un mari,
Comme lui, bon, riche et prospère.

Ni plus beau, ni surtout plus laid,
Fidèle à sa femme, ma mère,
Ni plus beau, ni surtout plus laid,
Dont l'amour n'est pas éphémère.

Pour son travail, le jour dehors,
En songeant à son adorée;
Pour son travail, le jour dehors,
Et chez moi toute la soirée.

Digitized by Google

Faisant toujours son strict devoir,
Bon aux autres, pour soi sévère;
Faisant toujours son strict devoir,
Et dont la maison soit de verre.

Enseignant l'honneur à son fils,
Par des exemples de famille;
Enseignant l'honneur à son fils,
Et mariant jeune sa fille.

Je voudrais aimer mon mari
Comme ma mère aime mon père;
Je voudrais avoir un mari,
Et je l'aurai bientôt, j'espère.

Digitized by Google

BROUTILLES

I

SANS AMOUR

Sans amour, point de miel
Dans cette vie amère;
Sans amour, point de ciel
Sur la terre éphémère!

Sans amour, le soleil n'a plus un chaud rayon,
Et les tableaux qu'il peint ne le sont qu'au crayon.
Il n'est plus de chaleur ni de feu dans son centre,
Et le plus beau bosquet fleuri n'est plus qu'un antre.

Digitized by Google

La flûte du berger, le chant du rossignol
Ne sont plus à nos sens que des jeux de Guignol,
Et la nature entière, indisposée et pâle,
Semble vouloir d'ennui s'exhaler dans un râle.

Digitized by Google

II

PAYSANNERIES

LUI.

Je t'aime tant, je t'aime tant,
Toi, mon cœur, ma vie et mon âme!
Je t'aime tant, je t'aime tant,
Plus que n'importe quelle femme!
De tout tu me tiens lieu;
Je t'aime plus que Dieu!

ELLE.

Je t'aime tant, je t'aime tant,
C'est mon seigneur que je te nomme!
Je t'aime tant, je t'aime tant,
Plus que n'importe quel autre homme!
Plus que mon doux Jésus,
Plus que moi, par-dessus!

Digitized by Google

TOUS DEUX.

Au bonheur l'amour me convie,
J'y crois, puisque tu me le dis.
Aimer! c'est là toute la vie!
Il n'est pas d'autre paradis!

Digitized by Google

III

AUX JEUNES FILLES

Jeunes filles, la vie est un chemin de rêves,
Flocons d'illusions qui fondent sur les grèves.
Beauté, Fortune, Amour, tout n'est que vanité,
Et la fleur du printemps se fane avant l'été.
Mais il est dans la vie une céleste étoile,
Qui, servant à la femme et d'égide et de voile,
La conduit au bonheur idéal et réel.
Par la vertu, la femme égale l'ange au ciel.
On fléchit le genou pour la beauté qu'on fête,
Mais devant la vertu, seule, on courbe la tête!

Digitized by Google

IV

CHANSON D'UNE MUSICIENNE AMBULANTE

Triste et gémissante est ma lyre;
Des larmes coulent de mes yeux;
Une fibre au cœur se déchire,
A ses accords mélodieux.

Hélas! la corde de ma lyre,
Est aussi de chair et de sang.
Elle est d'une brebis martyre,
De l'homme cruel et puissant.

Tu l'as vu, naguère, ma lyre,
Venir à ton suave accord,
Et me jurer sous un sourire,
Qu'il m'aimerait jusqu'à la mort.

Digitized by Google

Pleure du sang, ma pauvre lyre ;
Il est parti depuis l'été.
Et tu n'es plus qu'une tirelire,
Pour demander la charité !

Digitized by Google

V

ADIEUX A L'ALSACE

Sur l'air populaire : ***Von diesen Bergen***.

Adieux ma mère, adieux ma belle,
Il faut quitter ces lieux si doux ;
Je vais en France qui m'appelle,
Mais mon cœur reste auprès de vous.

Tends-moi la main, chère Marie,
A tout jamais reçois ma foi !
A l'étranger, dans ma patrie,
Mort ou vivant, je suis à toi !

A MI-VOIX.

Sèche tes pleurs, ma bonne mère,
Viens m'embrasser, viens me bénir.
L'heure présente est bien amère,
Mais le vengeur, c'est l'avenir !

Digitized by Google

VI

A MADEMOISELLE ADÉLAÏDE D'ETZEL (1)

(1843)

Comme l'air qui s'échauffe au soleil du printemps,
Ainsi mon cœur s'allume à ton regard ardent.
Il me brûle le sang, et dans le fond de l'âme,
Je sens de mon amour siffler la rouge flamme.

Mon cœur en fusion, bouillonnant, indompté,
Reflète ton image, en toute sa beauté.
Je l'adore à genoux, comme une sainte idole,
Et la prie ardemment d'exaucer ma parole.

(1) Beethoven a mis en musique des vers adressés à une Adélaïde, parce que la bien-aimée de son cœur portait ce nom. Les paroles de *l'Adélaïde* de Beethoven n'ont pas l'ardeur amoureuse des miennes. J'attends mon Beethoven !

Digitized by Google

Cette parole ailée, échappant de mon cœur,
Qui se morfond d'amour et se meurt de langueur,
C'est ton nom, que ma voix amoureuse et timide,
Invoque avec les mots : Je t'aime, Adélaïde!

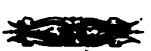
Digitized by Google

VII

POÉSIES SANS RIMES

Comme la fleur après la rosée,
Après sa mère le nourrisson,
Comme le pèlerin après l'aube,
Et le matelot après le vent;
  Ainsi mon cœur amoureux brame,
  Après ton cœur, après ton âme!

En ton absence, il se sent flétrir,
Tu lui donnes la sève et la vie!
  Ton regard fait bouillir son sang
Et double sa vigueur et sa force.
  Je vivrais près de toi! Tout près!
  Et si tu mourais, je mourrais!



Digitized by Google

VIII

MARIAGE DE RAISON

Jeune femme aux yeux langoureux,
Rose à la fois et chrysanthème,
Il n'est pas d'être plus heureux
Que l'homme auquel tu dis : « Je t'aime! »

Mais lui pourtant, — je le connais, —
Ne t'aime pas. Il n'a pas d'âme!
Il n'aime que ses deux poneys,
Son chien et sa moustache. Dame!

S'il avait ton âme et ton cœur,
Les anges en mourraient d'envie!
Dieu, jaloux de votre bonheur,
Ne vous laisserait pas en vie!

Digitized by Google

IX

A UNE CHANTEUSE

Le rossignol qui chante,
Sous la ramée au bois;
L'ange divin qui hante
Le martyr sur la croix,

N'ont pas autant de flamme,
Ni rien d'aussi touchant,
Que ta voix, quand ton âme
Rayonne dans ton chant!

La gazelle rapide,
Qui franchit monts et vaux,
La source qui, limpide,
Court par bonds et par sauts,

Digitized by Google

N'ont pas autant d'haleine
D'élan ni de vigueur,
Que ta voix souple et pleine,
Qui jaillit de ton cœur!

Digitized by Google

X

BERCEUSE

Belle enfant, bouton de fleur,
Dans ton calice vermeil,
Dort, souriant, le bonheur,
L'aurore d'un beau soleil.

Oh! que jamais la douleur
N'agite, enfant, ton sommeil!
Et que jamais amer pleur
N'assombrisse ton réveil!

Digitized by Google

XI

UN PATÉ

Je t'avais fait, Marie, un langoureux poème,
Où j'avais déploré mon jeune temps passé.
Un monstre de pâté me l'a tout effacé,
Le coquin n'a laissé que ces deux mots : « Je t'aime. »

Digitized by Google

XII

L'AMOUR SANS PUDEUR

Parfois, quand j'étais jeune, on me disait qu'un homme,
Qu'un poète surtout, pour publier un tome,
Devait cueillir des cœurs pour s'en faire un bouquet,
Comme on cueille au printemps la rose et le muguet.

Mais on ne prend du miel que sur des fleurs sucrées,
Et pour chanter la femme et ses faveurs sacrées,
Il faut que sa pudeur, emmiellant ses amours,
Puisse dire à l'époux : « Tu m'aimeras toujours ! »

Hélas ! jamais au pur l'impur ne se mélange.
La vertu devient vice et la fleur devient fange !

Au sortir du lac bleu, le Rhône, aux eaux ailées,
Se jette en flots pressés dans l'Arve, aux eaux mêlées.
Et le sale courant de ce blafard ruisseau,
Donne au fleuve sa boue et le teint de son eau.

Digitized by Google

Ainsi l'amour impur avec lequel on joue,
Laisse toujours sur l'âme une trace de boue.
Il abrutit les sens de sa forte liqueur,
Et mord comme un poison sur la vertu du cœur !

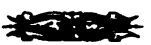
Sans amour il n'est pas de bonheur dans ce monde.
Mais l'amour sans pudeur est une brute immonde !

Digitized by Google

XIII

LE PORTRAIT QUE JE GARDE

De grands yeux d'outre-mer avec des cils noirs droits,
Une main de duchesse et les pieds fins, étroits,
Des cheveux plus touffus que ceux de la mère Ève,
Le regard langoureux comme un ange qui rêve,
Un corps pétri de lait, une lèvre de miel,
L'esprit plein de malice avec un cœur sans fiel.
Fille de la beauté, ton père était poète !
Ou bien c'est Dieu lui-même et l'Amour qui t'ont faite !



Digitized by Google

XIV

PLUS D'AMOUR!

C'est fini. Je n'aimerai plus.
Mieux vaut cent fois être perclus,
Sentir le tranchant d'une lame,
Que d'être esclave d'une femme!

Qui vous attelle sous son joug,
Ou vous casse comme un joujou;
Qui vous attrape et vous rejette,
Comme un volant sur sa raquette!

Qui vous bride comme un coursier,
Et vous gruge comme un boursier,
Et qui, vous ayant bu la force,
Vous lance au loin comme une écorce!

Digitized by Google

Non, non! Mon cœur n'aimera plus!
L'amour en restera forclus.
Et si jamais il dit qu'il aime,
Il vous ment! Il ment à lui-même!

Digitized by Google

XV

LA FIN DE TOUT

J'ai vu s'éteindre ma bien-aimée,
Et de mon amour les feux dardants.
Tous mes beaux rêves escaladants,
Se sont évanouis en fumée !
Ah ! que ne reste-t-il toujours le vert printemps !
Et l'amour de vingt ans !

Mes meilleurs amis, l'un après l'autre,
Sont tombés, frappés autour de moi.
Je reste. Mais je ne sais pourquoi ?
Car vieux, on ne vit plus, on se vautre !
Ah ! que ne restent-ils, les parents du printemps !
Et l'ami de vingt ans !

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

		Pages.
DÉDICACE		V
	PRÉFACE	
I.	Le poète	1
II.	Sérénade	4
III	Sérénade sauvage	6
IV.	Vieille guitare. — Cordes nouvelles	8
V.	Nouveau cantique des cantiques	10
VI.	La bien-aimée du poète	13
VII.	Clair ruisseau	15
VIII.	Cruelle (valse)	17
IX.	Aubade	19
X.	Rends-moi mon cœur ou donne-moi ta main	21
XI.	Cantique d'amour légitime	23
XII.	Symphonie d'amour	25
XIII.	Le poète et sa fiancée	28
XIV.	Incarnation d'amour	32
XV.	Sur le pré	33
XVI.	Mon aimée et ma lyre	36
XVII.	Une vision	37
XVIII.	Ailes d'amour	39
XIX.	La beauté	40
XX.	Quand je ferme mes yeux	41
XXI.	Son portrait	42
XXII.	Monologue d'amour	43
XXIII.	Chaîne d'amour	45
XXIV.	Brebis ou pâtre	46
XXV.	L'amour tyran	47

Digitized by Google

		Pages.
XXVI.	Voile ou linceul	48
XXVII.	L'amour au ciel et sur la terre	50
XXVIII.	L'amour métamorphose	53
XXIX.	A une mignon	56
XXX.	Variations fantastiques sur l'Amour	58
XXXI.	Un nid d'amour	61
XXXII.	L'amour que je rêve	63
XXXIII.	Quelle est ta bien-aimée	66
XXXIV.	Déclaration d'amour d'un vieux poète	68
XXXV.	Un premier baiser d'amour	70
XXXVI.	Chœur d'étudiants !	74
XXXVII.	La petite maison aux volets verts	76
XXXVIII.	Il faut être amoureux !	77
XXXIX.	Jeune fille au rouet	79

BROUTILLES

I.	Sans amour	81
II.	Paysanneries	83
III.	Aux jeunes filles	85
IV.	Chanson d'une musicienne ambulante	86
V.	Adieux à l'Alsace	88
VI.	A Mademoiselle Adélaïde d'Etzel	89
VII.	Poésies sans rimes	91
VIII.	Mariage de raison	92
IX.	A une chanteuse	93
X.	Berceuse	95
XI.	Un pâté	96
XII.	L'amour sans pudeur	97
XIII.	Le portrait que je garde	99
XIV.	Plus d'amour !	100
XV.	La fin de tout	102

Paris. — Soc. d'imp. Paul Dupont (Cl.) 5.3.89.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

Vient de paraître :

MA JEUNESSE, contenant : *Mon Enfance, Mon Adolescence, Réginèle mon premier amour,* augmentée de **MES ANNÉES DE BOHÊME,** complètement inédites, 1 volume de 650 pages . . . . . 3 fr.

Vont paraître :

LA NOUVELLE PHÈDRE, *drame de famille,* complètement inédit, 1 volume . . . . . 3 fr.

RIMES ALSACIENNES, traduites littéralement de l'allemand. 1 volume . . . . . 2 fr.

Paris. — Soc. d'imp. PAUL DUPONT (Cl.) 5 *bis* 3 89

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google